

chose à sa place; l'ordre, en effet, doit régner partout, doit présider à tout.

La création, c'est l'ordre; en créant le monde, Dieu mit chaque chose à sa place, et le monde a été ce qu'il est; l'ordre que le Créateur y maintient en fait la beauté, en garantit l'existence; la fin de l'ordre sera la fin du monde, le triomphe du chaos.

L'ordre! ce mot renferme à lui seul une foule de questions; nous allons en parcourir quelques-unes. Pris dans le sens moral, l'ordre, c'est la vertu; car tout ce qui est blâmable est hors de l'ordre; la soumission aux lois, c'est l'ordre; le respect des propriétés, c'est l'ordre; la stricte observation des droits de chacun, c'est l'ordre. Une liaison que la religion et les lois n'ont pas sanctifiée et sanctionnée, est flétrie d'un mot: c'est un désordre.

L'ordre, c'est la richesse; car il règle l'emploi qu'on en fait, et il en double les ressources. On n'est jamais riche quand on n'a pas d'ordre; on est rarement pauvre quand on en a.

L'ordre, c'est l'économie; ce qui est gâché, détruit, ne profite à personne: si nous pouvons nous passer d'un objet, donnons-le, ne le perdons pas.

L'ordre, c'est l'abondance; car il préside à la culture de la terre: on sème, on cultive, on recueille en temps marqué.

L'ordre assure le succès de chaque chose: l'orateur qui veut convaincre, cherche à mettre de l'ordre dans ses idées; l'homme prudent qui fait son testament, met ordre à ses affaires; le chrétien se prépare à la mort en mettant sa conscience en ordre.

L'ordre matériel, c'est l'arrangement des choses; il faut s'y astreindre; il est à lui seul une beauté; il fera de l'appartement le plus modeste un séjour riant; le désordre ferait du palais le plus somptueux un séjour désagréable. Le commencement d'une fête offre un coup d'œil enchanteur, l'ordre y préside; la fin de cette même fête attriste les yeux et même la pensée, le désordre y règne.

L'ordre est le meilleur ménager du temps, car on en perd plus à chercher qu'à ranger; il est le meilleur ménager de l'argent, car un objet rangé, serré avec soin, durera dix fois ce que durerait un objet négligé.

L'ordre est la propreté; la toilette la moins recherchée flattera les yeux, si elle est ordonnée. Veillez donc à ce que vos enfants soient toujours habillés avec soin; que rien ne soit dérangé, seul ni incomplet dans leurs vêtements. Exigez de vos élèves l'ordre le plus minutieux, le plus scrupuleux; soyez inexorables sur ce point, et vous réussirez. L'ordre est une qualité que l'on finit toujours par faire acquiescer; il faut seulement s'y prendre de bonne heure, et ne jamais se relâcher. Vous aurez à combattre l'étourderie, qui fera bien souvent oublier vos leçons. Ne vous laissez pas de répéter sans cesse vos exhortations; punissez; et surtout tâchez que le désordre soit la cause d'une privation. Peut-être ce désordre sera-t-il un calcul de la paresse; on perdra un dé, une aiguille, pour être dispensée de travailler; hé bien! si vous en acquiescez la certitude, vous infligerez deux punitions au lieu d'une; vous exigerez que l'objet perdu soit remplacé, et vous ferez travailler une heure de plus, vous rappelant sans cesse qu'il est bon qu'une faute amène un chagrin.

Mais, vous le savez, il faut faire soi-même tout ce qu'on veut obtenir. Donnez donc à vos élèves l'exemple de l'ordre, ne vous exposez jamais à rien chercher devant elles; vous devez toujours savoir où vous avez placé ce dont vous vous êtes servi. L'ordre est une qualité qui les frappera et qui leur donnera beaucoup de considération pour vous; une personne qui cherche, s'agite, s'impatiente et perd sa dignité; elle s'expose même à être injuste; l'inquiétude succède à l'impatience; le soupçon succède à l'inquiétude; celui qui cherche s'en prend à chacun de ne pas trouver.

Enfin, l'ordre conserve les fruits du travail et fait l'aisance d'une maison; ce sont ordinairement les femmes qui l'y établissent et l'y maintiennent; vous aurez donc puissamment contribué à l'amélioration des mœurs et au bonheur de la société,

si vous avez donné aux jeunes personnes que vous dirigez le goût et l'habitude de cette qualité qu'on peut appeler une vertu.
(Extrait du Cours normal des institutrices primaires, etc., par)

Mlle SAUVAN.

Difficultés Grammaticales.

Première Question.

Je trouve dans un journal: "Mais les amis se refusèrent à conduire son corps à l'église, et l'on s'en fut directement à cette succursale." Est-ce qu'il est permis aujourd'hui d'employer ainsi le verbe ÊTRE à la place du verbe ALLER? De mon temps, à l'école normale, on regardait cela comme une énorme faute.

A tort ou à raison, le latin employait quelquefois le parfait (passé défini) du verbe *être*, c'est-à-dire *fuit*, pour le temps correspondant des verbes *aller*, *arriver* et *venir*. J'en atteste Quicherat, à qui j'emprunte ces exemples:

Ad me bene mané Dionysius fuit.

(Cicéron).

Quo die in Tusculanum castra futurus.

(Idem).

(Dionysius vint chez moi de grand matin.—Quel jour j'arrivais à Tusculum).

Mais le fait devint probablement moins rare lors de la décadence de la langue latine, et il devint très commun par la suite dans la nôtre. Au XVII^e siècle, *je fus* pour *j'allai* se trouvait chez les meilleurs écrivains; qu'il me suffise d'en fournir ce témoignage pris dans Molière:

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant hier à la même pièce, et nous en revîmes toutes deux saines et gaillardes.

(Crit. de l'École des Femmes, sc. III).

Et les choses se passèrent ainsi jusqu'au XVIII^e siècle, époque où Voltaire condamna, dans ses *Remarques sur l'opéra*, l'emploi de *être* pour *aller* dans ce vers du 1^{er} acte, scène 3^e:

Il fut jusqu'à Rome implorer le Sénat.

"Il fut implorer, c'était, dit-il, une licence qu'on faisait autrefois. Il y a même plusieurs personnes qui disent *je fus le voir*, *je fus lui parler*; mais c'est une faute, par la raison qu'on ne peut pas dire *je fus* pour *j'allai*." Mais quoique Voltaire eût parlé, on ne l'écouta guère, paraît-il; car la mode de dire *je fus* pour *j'allai* fut continuée. Il faut dire aussi que lui, qui devait prêcher d'exemple, avait dit dans une épître à M. Falkener, placée en tête de *Zaïre*:

Votre Oldfield et sa devancière,
S'en furent avec le concours
De votre république entière,
Sans un grand poète de velours,
Dans votre église pour toujours
Loger de superbe manière.

Cependant les grammairiens prirent parti pour Voltaire, la raison semblant de son côté; et, pour mieux opérer la réforme qu'il désirait, on consulta l'Académie française, dont on attendait un arrêt favorable.

Or, voici ce que d'Alembert, alors secrétaire de l'illustre Compagnie, répondit à l'auteur de la consultation:

Monsieur,

L'Académie, à qui j'ai communiqué votre lettre, pense que les phrases *j'ai été*, *je fus*, pour *je suis allé*, *j'allai*, viennent du verbe *être*; et elle pense aussi, malgré l'opinion de M. de Voltaire (commentaire sur la 3^e scène de *Pompée*), que ces phrases: *je fus l'année passée à Paris*; *j'ai été le chercher*; *je fus le voir* sont bonnes et autorisées par l'usage. On peut supposer dans ces phrases une espèce d'ellipse, par exemple, *je fus chez lui pour le voir*, etc.